

La plus rude journée de Gambetta.

Traduction du feuilleton de la « Nene. Fricie Presse,

Vienne, le 27 Janvier 1883

Nous recevons la traduction d'un article
paru dans la Nouvelle Presse Libre de Vienne
sur la dernière journée de la Dictature de
Gambetta à Bordeaux.

Cet article est dû à un brave capitaine
de l'armée hongroise, M^r du Nord, qui, ~~ne~~
~~n'ayant pas oublié~~ ~~supplément~~ ~~qu'il~~ avait du sang français dans
les veines, ~~ne~~ ~~hésita~~ ~~pas~~ ~~à~~ ~~venir~~ ~~prendre~~
un fusil comme simple soldat dans l'armée
française. Il fut ensuite attaché à l'état
major du général Bourbaki et se trouva
à Bordeaux au moment de la capitulation
de Paris. Il raconte l'entrevue qu'il eut
alors ~~avec~~ avec le grand patriote.

Traduction du feuilleton de la Neve, Trois Presse
feuille du matin - Vienne 27 Janvier 1883.

La plus rude journée de Gambetta

Le hasard me conduisit auprès de Gambetta à un moment où toutes les passions de la nation française étaient surexcitées, où le calme, la réflexion et la décision semblaient impossibles et où la tentation suprême de la vanité et de l'ambition, qui lui furent tant de fois reprochées, s'approcha de cet homme à peine âgé de trente trois ans. Je veux raconter simplement et fidèlement comme il se manifestait alors, comme tous ses sentiments étaient consacrés à sa patrie qui saignait, comme la solidarité la plus noble domina cet esprit ardent. Espérant pour être clair, il me faut remonter assez haut.

Paris avait capitulé, ses efforts héroïques, son dévouement, l'enthousiasme de ses sacrifices avaient été anéantis autant par la stupide incapacité des généraux de l'empire que par la persévérance des assaillants. Épuisé et affamé, il se rendit en vainqueur entraînant toute la France avec elle dans cette capitulation. Il semblait ~~hors d'espérance pour les~~ ^{hors d'espérance pour les} ministres enfermés dans Paris que le pays ratifierait lui aussi cette soumission. Le gouvernement de Paris ne paraissait pas se rendre compte qu'il agissait lui-même sous la pression la plus funeste, tandis qu'il y avait encore un autre gouvernement dans le pays, un pouvoir réel qui s'appuyait sur d'immenses ressources et qui pouvait prendre ses résolutions librement ~~et d'après la~~ ^{d'après la} ~~nécessité de la situation~~ ^{d'après le jugement qu'il} portait sur la situation.

Gambetta était l'âme de ce gouvernement libre de la France et deux tiers du pays lui obéissaient encore. Il disposait des ressources abondantes de Toulouse et de Lyon et de tous les ports de mer.

Aussi n'était-on nullement aussi sûr en province de la soumission de Gambetta aux articles d'espérance de la capitulation de Paris que sur les bords de la Seine et même au quartier général allemand. Dans ce dernier, on n'avait que des nouvelles très incomplètes sur les armements ordonnés par le dictateur encore dans les derniers temps avec une énergie inouïe.

On était bien éloigné de supposer ce fait extraordinaire que Gambetta avait dans les jours qui suivirent la capitulation de Paris un plus grand nombre de soldats équipés et sur pied et plus de bouches à feu qu'on n'en avait pu mettre en campagne dans n'importe quelle période de cette lutte prolongée.

Gambetta avait été préparé à la chute de la capitale depuis de longues semaines par des dépêches envoyées par ballon et avait redoublé d'efforts pour mettre en ligne des forces militaires suffisantes. Même dans le cas où il aurait pu prévoir le plan si habilement combiné de l'Etat-major que Bismarck conseillait et par lequel Paris baillonné fut forcé de garantir la soumission de tout le pays, il aurait été obligé de se préparer à la possibilité d'une lutte à toute extrémité et ce devoir il l'avait rempli. Devait-il maintenant obéir, se plier aux conventions signées à Paris et qu'il appelait un crime? Ou bien n'était-il pas plus conforme à son caractère de tenter un dernier grand et héroïque effort et le meilleur parti ne semblait-il pas être dans ces jours de désespoir de mourir avec la patrie?

A Bordeaux ces questions et d'autres analogues furent soulevées et les masses populaires qui remplissaient les rues

et faisaient des manifestations révoltées, hurlaient cette réponse « à la guerre, la guerre à outrance ! ».

Une agitation indescriptible régnait dans cette belle ville. On savait que le conflit de Gambetta avec le gouvernement de Paris s'envenimait d'heure en heure. Pendant que les uns demandaient la guerre devant la demeure du dictateur, les autres ^{contre} hurlaient ^{contre} la paix. Devant les fenêtres du ministre Jules Simon, envoyé par le gouvernement de Paris, ses théâtres étaient ouverts et remplis toute la journée. Une foule compacte. Sur la scène était assis devant une petite table le président de l'assemblée et ce là remue un orateur haranguait le public. C'étaient des phrases entraînantes et presque sauvages - mais qui excitaient toujours un écho bouillant et approbateur quand elles juraient la lutte à outrance. Les orateurs, hommes appartenant apparemment à tous les degrés de l'échelle sociale, parlaient excellentement, inspirés qu'ils étaient sans doute par l'exaltation générale. Je me souviendrai toujours de voir d'enthousiasme que souleva un blessé qui, après avoir raconté simplement son histoire, sortit soudain son moignon de l'écharpe, se secoua vers le partem en s'écriant « Allé et faites de même... ». Des scènes analogues se produisaient dans d'autres lieux et sur les places publiques.

C'est ainsi que partent dans cette ville peuplée la haine et la rage, le désir de vengeance et le désespoir se faisaient jour. Sans doute il faut faire la part des déclamations méridionales, mais la phrase était brûlante, ~~stérile~~ et produisait un effet entraînant.

Au début j'avais cherché toute cette agitation avec un froid scepticisme. Car des champs de bataille couverts de neige sur lesquels apparaissaient, spectres affreux, des murs de sang gelé et des aigres rivés par

Le froid et la mort, j'étais venu à Bordeaux où soufflait une agréable brise printanière, ^{imprégnée} ~~de parfums~~ de parfums de violettes. Le contraste dans les occupations des hommes ici et là me semblait encore plus grand que celui de la nature. Mais quand je vis l'enthousiasme aller sans cesse grandissant, mes nerfs, à leur tour, se décairent peu à peu et enfin je fus, moi qui la question ne regardait pas, saisi par une agitation, plus grande peut-être que celle des orateurs qui demandaient la continuation de la lutte. Mon esprit se convainquit de plus en plus de la possibilité qu'il pourrait y avoir pour Gambetta de se laisser ~~à~~ entraîner à ~~tout~~ ^à créer l'impossible.

Mais une reprise de la lutte ne pouvait amener que des honneurs et des ravages dans les castles de ce beau et riche pays, jusqu'à présent épargné. J'aurais pu voir comment une armée de cent mille hommes créés par Gambetta ^{s'étaient brisés} ~~se seraient~~ contre une position de l'ennemi, sans doute bien choisie, mais très facilement défendue, position que le général en chef de l'armée française aurait pu tourner facilement sur les deux ailes, s'il avait simplement exécuté l'idée lumineuse qui lui avait été ^{présentée} ~~donnée~~.

Je songeais avec mélancolie aux ^{pounes} mablots, originaires de la Provence et de la Gironde dont j'avais entendu traverser des bataillons entiers au milieu du climat glacé de Jura; je me souvenais, le cœur brisé, comment ces braves jeunes gens mal équipés, ignorant ou connaissant à peine l'usage de leurs armes, mais avant tout conduits follement, étaient venus se heurter contre les lignes ennemies pour se disperser ensuite, comme la balle de billard sur les corps du sent, contre le feu bien dirigé des allemands. Non, non, me disais-je, c'est folie pure que de continuer la lutte et de la continuer avec les mêmes errements,

la plus large mesure. Courcy, me disait un de mes
amis de Rome, lui venait en stratégie qui s'expliquait
toutes ces choses, cela donnerait une ligne de défense
est fort plus forte que celle de Bonaparte et en
disant ces mots, son doigt montrait sur la carte
la presqu'île normande qui s'étendait au loin dans
la mer. Le Cotentin.

En effet cette presqu'île forme un refuge idéal pour
une armée ~~restant~~ devant un ennemi qui n'est
pas maître sur la mer. Le Cotentin se sépare du
continent au forme de parallélogramme à peu près
parfait. ~~De nombreux villages formaient~~
les industries les plus diverses en couvrent la superficie
qui compte plus de treize cents kilomètres carrés.

On ne peut s'imaginer de meilleurs cantonnements
et Cherbourg est la' avec ~~des~~ immenses docks, ses
hospitales, ses arsenaux de guerre. Sur trois côtés les
approvisionnement pourraient arriver sans obstacle
grâce à la protection de la flotte française et
du côté de la terre ferme, on avait une position
naturelle forte et en outre fortifiée par des travaux
de défense. On y voit une ligne desservie par
deux cours d'eau, se dirigeant l'un vers l'est, l'autre
vers l'ouest et aboutissant en des points diamétralement
opposés. Les embouchures de ces deux rivières
sont défendues par les fortifications de Carantou
et de Lessay et derrière ces fleuves s'élève en pente
douce un terrain qui domine au loin les pays bri-
thanniques et que des ouvrages en terre couronnaient
déjà à cette époque.

C'était là le plan que j'essayais de communiquer
à Gambetta s'il voulait continuer la guerre.
Le gouvernement, installé à Cherbourg, s'occupait de
recueillir, équiper, instruire sous ses yeux dans le Cotentin

7
Ce qu'il y avait encore en France d'hommes en
état de porter les armes. Ainsi le dictateur pourrait
créer une nouvelle armée recouvrant apte à combattre;
quant à renouer, non. Mais avec elle, on obtiendrait
des conditions de paix meilleures et plus honorables
qu'au moment où sur tous les points l'ennemi se
trouvait en face de lui que des débris de corps
d'armée, battus et démoralisés. La concentration des
forces dans la province n'était point de difficultés.

Gambetta était encore obéi partout. De nombreux cours
d'eau ou de rastes réseaux de chemin de fer pourraient
amener les troupes aux ports de mer. Au'il y avait
e. a. b. d. e. des transports pour les débarquer à Cherbourg.
Une des proclamations enflammées de Gambetta
aurait annoncé que la France se trouvait confinée
dans la province normande et aurait flétri chaque
homme en état de porter les armes qui n'aurait
pas répondu à cet appel.

Il est certain que beaucoup d'hommes seraient
venus grossir les rangs en suivant des routes
particulières tels que ces milliers d'Alsaciens
qui gagnaient la Suisse et de là régressaient
à entrer en France et s'enrôlaient à Lyon sous
les ordres de Gambetta. Dans tout le pays,
aucune ville n'aurait été défendue à l'exception
de Besançon et de Lyon, qui étaient assez fortes
pour résister six mois et tenir jusqu'à ce qu'il
eût été évacué.

J'avais ~~essayé~~ ^{réfléchi} tout cela pendant la nuit. Mais
comment arriver à Gambetta pour lui soumettre
ce plan? Comment distraire une demi-heure de son
temps si précieux?

Gambetta a été comparé à l'oiseau. En effet
ces deux esprits se ressemblaient non seulement

pour la seule existence - mais encore pour le cas de
s'orienter avec une rapidité inouïe dans les matières
les plus hétérogènes, de s'assimiler les connaissances
que d'autres avaient acquises et digérées méthodique-
ment. Mais Mercabon avait eu le loisir de se
choisir des secrétaires, des collaborateurs distingués.
Gambetta au contraire ne trouva que peu de têtes
s'élevant au dessus d'une médiocrité médiocre.
Parmi les officiers et les généraux, il n'y avait pas un
homme célèbre pour le génie et dans son état-major civil
il n'en avait - bien peu. L'un de ces derniers ^{était} mon
ami. Je lui expliquai sommairement et il le porta d'autant
moins qu'il était ^{placé} dans une situation pour le cas où
Gambetta se retirerait. Il pensait qu'il n'était nul-
lement impossible qu'après quelques événements militaires
ou politiques, plus ou moins bien conduits, n'essayât d'acca-
puler l'héritage de Gambetta.

Mais nous nous rendîmes au siège du gouvernement. Mais
là j'attendis une journée sans résultat. On disait
que Gambetta serait d'une conférence pour entrer dans
une autre et qu'il était épuisé. Cependant la situation
pressait. Je me présentai alors à un homme d'état étranger
qui avait, comme moi, une vive sympathie pour le
pays si durement éprouvé. Il fit atteler et me mena chez
le comte de Chaudordy, alors ministre des affaires
étrangères. ^{Celui-ci} écouta mes explications et me conduisit
lui-même aussitôt à la préfecture. Là j'attendis, comme
la veille, et je commençais à craindre un nouvel insuccès
lorsqu'une main se posa sur mon épaule. « Monsieur
Gambetta veut vous voir » dit ^{le comte} de Chaudordy.

Un moment après, je me trouvais devant le plus
grand homme de France dans ces temps d'épreuve.
De Chaudordy me présenta et nous laissâmes seuls.
Après de brèves salutations et une courte entrée

en matière, Gambetta s'assit à un ^{grand} bureau et m'inclina
en signe à sa gauche. Son air noir et largement fermé
me fit comme s'il voulait pénétrer le fond de mes
pensées. Je déployai ma carte et je parlai ensuite
rapidement, fiévreusement, presque trop vite. Pendant
longtemps il ne dit mot et écouta avec une attention
soutenue mais bientôt ses traits s'animaient et le
sang lui monta au visage, puis ses mains commencent
à s'agiter. Il jetait de courtes exclamations pendant
que je parlais, enfin il me fut plus difficile de
satisfaire « C'est cela ? » s'écria-t-il en donnant
de son couteau à papier des coups sur la table.
Soudain il se leva en sursaut et traversa deux fois
d'un pas rapide et bruyant la grande chambre.
Moi-même je restai debout contre le bureau jusqu'à
ce qu'il s'assit devant la cheminée et m'invitât
à prendre de nouveau place à sa gauche.
« Continuez ! » me dit-il. J'aurais parlé près d'une
demi-heure et il me restait peu de choses à dire.
Lorsque j'eus fini, sa tête était rejetée en arrière,
le visage couvert de ses deux mains. Il réfléchit
un instant puis me demanda « Dans combien de
temps la ligne de l'otentin pourrait-elle être rendue
imprévisible ? — Cela dépend des ressources de Cherbourg
et de la rapidité avec laquelle les armées de
Chanzy et de Faidherbe y seraient transportées.
— Avez-vous sur le quai la longue rangée de canons
revenus d'Amérique ? — Oui, monsieur. — Oui, s'écria
alors Gambetta avec un accent douloureux, nous
aurions des armes et des hommes en nombre plus
que suffisant, mais pas un général capable,
pas un ! — Alors renoncez à la lutte, on a fait
assez pour l'honneur, il est sauvé. — Oui, s'écria-
t-il, peut-être pour l'histoire, mais la France

est perdue!)» Après une courte pause, il demanda
de nouveau « Vous pensez qu'en dehors du Cotentin
toute résistance est absolument impossible? — Absolu-
ment. — Mais, continua-t-il, quand nous nous retirerons,
les Prussiens ne traverseront-ils pas le pays, ne le
brûleront-ils pas? — Certainement une récolte nous
manquera — mais aussi ils ne pourront prendre que l'argent
comptant du pays et ce ne sera pas encore le dixième
des frais de guerre qui maintenant ont été exigés au
traité de paix. — Oui, répondit-il, tous les journaux
parlent de quatre-milliards. — Eh bien, repren-je,
si vous voulez continuer le ^{la guerre} combat, vous n'en paierez
que deux. » — Alors il saisit de ses deux-mains mes
avant bras, le secoua avec force et s'écria: « Et nous
sauvrons la France! » s'écria-t-il.

De nouveau, il se leva en sursaut et alla au
bureau sur lequel était encore ma carte. Il la
regarda fixement, puis quelques paroles entrecoupées
« d'approbations s'échappèrent de ses lèvres. « Il faut
y réfléchir. » Puis après un instant: « Si vous étiez
cependant arrivé deux mois plutôt, nous aurions
maintenant 80000 hommes de troupes instruites,
peut-être Paris serait-il dégagé ou du moins ^{sur-}
annusé. » Il ne peut pas y avoir plus de ~~trois~~
^{sept} ~~ou quatre~~ étapes de Paris au Cotentin. »

Alors il m'adressa plusieurs questions sur mes
observations à l'armée de l'Est. Je lui dis la
vérité pleine et entière. L'indignation et une
profonde tristesse apparurent sur son visage.

A ce moment se souleva une porte-lanterne
et apparut la figure de pasteur de Weyednet.
Je me levai, Gambetta me serra la main en me
remerciant et termina l'entretien en me disant
un cordial adieu.

Vingt quatre heures après, Gramette avait
abdiqué!

Quatre ans plus tard, alors qu'il était simple député,
je le vis dans son très modeste appartement
"du Faubourg St-Homère". Lui-même fit mention
de son dernier jour de gouvernement à Bordeaux.

Vous avez pris le parti le plus sage, dir-je.
- (Plût au ciel que ce fût vrai, répondit-il, mais
nous avons perdu l'Alsace et la Lorraine. A ce
moment, je ne pouvais pas prévoir toute la dureté
des conditions de paix qui nous attendaient,
sans quoi j'eusse pris les résolutions les plus
désespérées. Combien de fois j'en pense depuis
au Cotentin. Ah! ce jour-là, ce dernier jour passé
à Bordeaux, fut le jour le plus pénible de
ma vie!)) .
